

MISSION UKRAINE

Un voyage
vers l'inconnu



Philippe Zuberbuhler

Philippe Zuberbuhler

Mission Ukraine

Un voyage vers l'inconnu

© Philippe Zuberbuhler, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2589-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

NOUS SOUTENIR

Pour réaliser nos missions et venir en aide aux populations dans le besoin, nous finançons nos actions uniquement par le biais de dons reçus de particuliers et d'entreprises.

Si vous souhaitez également soutenir nos actions, vous avez la possibilité de faire un don au GIS Suisse.

Merci pour votre précieux soutien.

**Groupe d'Interventions et
de Secours Suisse (GIS Suisse), CH-Jussy**

IBAN : CH10 0900 0000 1774 1189 9

Numéro de compte : 17-741189-9

BIC : POFICHBEXXX

www.gis-swiss.org

Tous les profits de ce livre seront intégralement reversés au GIS Suisse.

Avant-propos

Je travaille dans la finance, ce qui me range d'emblée parmi ceux que l'on qualifie volontiers de « nantis », de « requins », de « mécréants ». Certains pourraient d'ailleurs penser que mon engagement dans l'humanitaire est une manière de me « racheter une conscience » face à cette activité relativement décriée, mais il n'en est évidemment rien.

Il m'est tout simplement naturel de vouloir aider mon prochain. J'estime avoir la chance de vivre dans un pays en paix, très peu exposé aux différents risques naturels. Il me paraît donc normal de venir en aide à des personnes moins privilégiées et qui vivent dans des contrées à la fois beaucoup plus exposées et bien moins pourvues en matière de sécurité ou de secours.

L'autre raison – plus égoïste – qui motive mon engagement, relève des sensations. Partir en mission génère toujours un « shoot » d'adrénaline assez incomparable, et une fois que l'on y a goûté, on en reveut, on a envie d'y retourner, c'est une forme d'addiction. Il y a bien sûr le parfum de l'aventure, le défi d'accomplir quelque chose que l'on n'a jamais fait, mais aussi l'obligation de se dépasser continuellement. Face à l'adversité constante des événements et des imprévus en tout genre, il faut en permanence faire preuve d'agilité d'esprit, de créativité, et cette gymnastique cérébrale s'avère particulièrement addictive. Lorsqu'on est en mission, il n'est pas rare que les situations d'euphorie et de découragement se succèdent, et ce, parfois en quelques instants. Il est donc primordial de ne pas trop s'emballer dans les moments d'allégresse et de très vite trouver des facteurs de résilience quand, à l'inverse, tout semble aller au plus mal. Cet exercice émotionnel est tout à fait bénéfique car il oblige à conserver un état d'esprit relativement stable – bien qu'aux aguets – qui s'avère tout aussi profitable dans la vie quotidienne.

Enfin, il existe bien sûr des liens très forts avec mes camarades de mission, car ce que nous vivons ensemble est tout à fait unique et presque impossible à partager avec d'autres. Le monde de la mission est à part, et plus on l'explore, plus le besoin d'y retourner s'avère profond.

Pour mes proches, il s'agit toujours d'une concession à faire. Je prends du

temps familial pour qu'il puisse être utile à d'autres, car ils en ont besoin, et j'aime à penser qu'il s'agit là d'un « partage collaboratif ». Bien sûr, ces départs souvent brusques sont une source d'inquiétude pour ma famille – dans le cas des séismes, le risque de réplique est anxiogène – et l'on me demande souvent si la peur ne me freine pas, mais j'estime qu'elle doit pouvoir se contrôler en préparant *bien* les choses.

Quant au cercle plus large des amis et des collègues, beaucoup ont vraiment découvert, et non sans surprise, cette facette de ma personnalité il y a peu, lors de notre mission à la frontière ukrainienne, car cette dernière a eu de plus grands échos médiatiques que les précédentes. Ces événements, bien plus proches de nous que des séismes à sept ou huit mille kilomètres, ont en effet touché tout un chacun, et je reçois encore régulièrement des témoignages de reconnaissance, des remerciements ou des félicitations.

Il est évident que, pour moi aussi, cette mission est sortie de l'ordinaire, car elle m'a quelque peu fait baisser ma garde. D'ordinaire, nos interventions restent un travail relativement technique et « mécanique » qui, bien qu'humanitaire, n'implique pas un contact particulièrement développé avec les rescapés. Nous essayons de les sauver, de les aider en nous adaptant aux cultures locales, mais cela en reste « là ». Nous rentrons ensuite chez nous sans jamais trop savoir ce qui advient des personnes, et surtout sans avoir noué de liens particuliers sur place. Bien sûr, nous avons conservé le même fonctionnement général pour cette mission à la frontière ukrainienne, et nous nous sommes, comme à chaque fois, conditionnés psychologiquement en amont. Il est important de se préparer à faire un travail sensible tout en se protégeant émotionnellement, et donc de fermer certaines « vannes » afin de ne pas craquer sur place – la priorité étant de faire du *bon* travail. Mais nous avons, cette fois, passé beaucoup plus de temps qu'à l'accoutumée avec les personnes que nous aidions : près de vingt-quatre heures dans un bus, après les avoir déjà rencontrées chacun plusieurs fois ; et le contact a subsisté après la mission, ce qui n'était jamais arrivé.

De manière assez inévitable, nous nous sommes donc tous un peu plus ouverts à nos émotions, d'autant que les événements se déroulaient cette fois bien plus près de nous, au cœur même de l'Europe. Pour moi, la situation de ces réfugiés a de surcroît eu un écho tout particulier avec mon histoire familiale, car ma mère a également connu l'exil. Ayant grandi en Prusse, elle a dû fuir vers le nord de l'Allemagne face à l'avancée des Russes durant la Seconde Guerre mondiale, et

a elle-même été une réfugiée de guerre. M'occuper de ces personnes, écouter leur histoire et les voir ainsi fuir douloureusement la guerre a ainsi ravivé les souvenirs de ce que me racontait ma mère lorsque j'étais enfant. Comme eux, elle a dû prendre la route avec quelques affaires et affronter le froid dans un long voyage aux côtés d'autres mères et de personnes âgées – les hommes en âge de combattre étant restés au pays, comme les Ukrainiens, pour prendre les armes.

Involontairement, et bien que de manière contenue, j'ai donc vécu cette mission avec une plus grande empathie, et elle aura laissé une trace un peu à part dans ma mémoire. Parce que je sais qu'il en fut de même pour mes coéquipiers, et car beaucoup de personnes se sont montrées sensibles, curieuses et reconnaissantes face à cette action, j'espère que ces pages permettront d'en donner, si ce n'est l'expérience, du moins un aperçu sensible et éclairant.

Cette guerre est aussi devenue la mienne

Tout commence le vingt-quatre février. Il est cinq heures trente du matin, je suis à peine réveillé que ma mère m'envoie par message cette impensable nouvelle : la Russie a lancé durant la nuit une invasion de l'Ukraine.

Nous y sommes. Personne n'y a cru, mais Poutine l'a fait, et le monde se réveille, sidéré par des images archaïques de chars, de soldats et de bombardements en plein cœur de l'Europe.

Comme tout le monde ce matin-là, j'allume la télévision pour regarder en boucle les éditions spéciales des chaînes d'info en continu, mais ce n'est pas simplement par angoisse des conséquences humaines ou planétaires : j'ai des raisons bien plus intimes de m'inquiéter. Ludmyla, ma belle-sœur, est originaire de Kharkiv, et je sais que sa mère, Tamara, vit seule là-bas. Redoutant une tragédie familiale, je tente et retente en vain de joindre mon frère, qui semble encore dormir. Lorsque enfin il me rappelle, il m'annonce avec panique que si, par chance, Tamara est chez lui en Suisse depuis les fêtes de Noël, Ludmyla, en revanche, a eu la mauvaise idée de partir quelques jours en vacances au bord du lac Baïkal.

Ma belle-sœur est donc en villégiature au fin fond de la Sibérie orientale, dans un pays devenu hostile au sien, et dont les liaisons aériennes ne vont sans doute pas tarder à fermer les unes après les autres. « Et le pire, c'est qu'elle ne se rend compte de rien ! », se lamente mon frère. « Elle est partie faire une retraite spirituelle, j'arrive à peine à la joindre. Son pays est en train de se faire détruire, sa mère est mortifiée devant les images, et quand j'arrive à l'avoir au téléphone, elle ne semble pas du tout se rendre compte... »

Intégrer la réalité dans laquelle nous venons de basculer n'est pas seulement difficile pour les pays voisins ou le reste du monde : les Ukrainiens eux-mêmes ne s'attendaient absolument pas à ce que la Russie ose envahir leur pays. À l'instar de tous les discours des médias et des gouvernements occidentaux, l'avis général, en Ukraine, était que Poutine n'irait jamais jusque-là, et il est au fond assez compréhensible que Ludmyla, qui n'a sans doute accès qu'aux images russes de cette « opération militaire spéciale », ne saisisse pas vraiment encore l'ampleur de la catastrophe qui advient dans son pays.

Il est, quoi qu'il en soit, urgent de trouver une solution pour la rapatrier au plus vite, et durant plusieurs jours, nous nous débattons comme nous pouvons avec les embouteillages et fermetures successives des liaisons aériennes depuis la Russie.

Lors d'une mission au Népal suite au séisme de 2015, j'avais déjà constaté que les pays du Moyen-Orient avaient été les derniers à maintenir leurs vols vers Katmandou. C'était de la géopolitique pure, une manière de dire au reste du monde : « vous pourrez toujours compter sur nous », et nous finissons donc par orienter nos recherches vers les compagnies de la péninsule arabique. La stratégie est payante : « Emirates » maintient en effet sa ligne aérienne avec Moscou, et après de longs jours d'expectative et une courte nuit de correspondance à Dubaï, Ludmyla peut enfin rejoindre Genève sans encombre.

Près d'une semaine s'est alors écoulée depuis le début de l'offensive. Tamara, qui était censée retourner à Kharkiv ces prochains jours, reste naturellement auprès de sa fille et de sa petite-fille. Hagarde et impuissante, elle a assisté, au travers des médias, à la destruction de sa ville et de son quartier par les bombardements. Plusieurs de ses amies sont mortes, tuées sur place dès les premiers jours du conflit. L'immeuble de son appartement est fissuré de toute part, les vitres ont éclaté, un énorme trou gît sur la toiture et personne n'a pu s'aventurer à l'intérieur pour savoir ce qui reste de chez elle. Elle doit désormais s'habituer à l'idée qu'elle ne rentrera probablement pas avant très longtemps, et que tout ce qu'elle a toujours connu là-bas appartient de toute manière au passé.

Mis à part un peu d'aide matérielle et un certain soutien moral, il n'y a malheureusement rien à faire pour venir en aide à cette pauvre dame. Et la voir quotidiennement suspendue à son téléphone, le visage marqué, suivant les événements en permanence sur WhatsApp via des contacts restés là-bas, tout cela me retourne l'estomac. Il y a de la peine, de la révolte, de l'incompréhension face à l'absurdité de tous ces destins brisés aveuglément, mais surtout, il y a l'impuissance. Je suis littéralement incapable de venir en aide à Tamara et à sa fille. Je ne peux que compatir entièrement et humblement à leur accablement et leur désespoir, et c'est en grande partie comme cela que, avec tous les guillemets qui s'imposent, cette guerre est aussi un peu devenue la mienne.

Au fil des jours, le monde comprend que les Ukrainiens ne capituleront pas si aisément et que cette guerre n'aura sans doute rien de l'invasion éclair que beaucoup conjecturaient : cela va au contraire être long, inextricable et surtout, particulièrement meurtrier.

L'idée de pouvoir faire quelque chose à mon échelle ne cesse évidemment pas de me harceler, d'autant que s'il y a bien un élan considérable de solidarité à travers toutes les populations européennes, les Ukrainiens s'attendaient tout de même à ce que les gouvernements de nos pays interviennent beaucoup plus ouvertement, et ce, sans la moindre réserve. Ce peuple se considère, à n'en plus douter, comme nos propres frères, et étant moi-même membre d'une organisation non gouvernementale, il me devient littéralement impossible de me dire : « Cette fois-ci, je ne fais rien. » Je dois agir.

Les statuts de notre ONG excluant catégoriquement de nous rendre sur un théâtre de guerre, j'échafaude une proposition de mission qui se déroulerait aux portes du pays : convoier jusqu'à la frontière polonaise du matériel choisi en fonction des besoins les plus cruciaux des hôpitaux et des civils, contrôler sa bonne distribution sur le territoire ukrainien, et profiter du voyage de retour pour rapatrier des réfugiés ukrainiens désireux de venir en Suisse, le tout en s'assurant, bien entendu, que chacun puisse être hébergé par une famille d'accueil dès son arrivée.

Bien qu'une telle opération n'entre pas vraiment dans notre champ d'action habituel, l'équipe se montre assez réceptive à la proposition, et elle est donc rapidement validée sur le principe. La condition *sine qua non* est qu'elle soit en revanche préparée au millimètre, car nous n'avons jamais organisé une mission de ce type. Le GIS Suisse (Groupe d'Interventions et de Secours Suisse), se compose en effet surtout de médecins, d'infirmiers et de sapeurs-pompiers volontaires, et son champ d'intervention a presque toujours été celui des secours aux populations victimes de catastrophes naturelles. Nous sommes allés au Sri Lanka, au Pakistan, en Haïti ou au Népal pour rechercher des victimes et installer des dispensaires médicaux, mais jamais nous n'avons pris en charge des réfugiés de guerre, et encore moins rapatrié qui que ce soit en Suisse.

Il va donc falloir mettre en place une organisation complexe pour mener à bien la recherche des familles d'accueil, nouer des contacts fiables en Ukraine,